

Regards croisés sur un plurilinguisme à inventer

Anne-Claude Berthoud
Université de Lausanne

Prolégomènes...

« Regards croisés sur un plurilinguisme à inventer », une façon d'en saisir toute la richesse, toute la portée - actuelle et potentielle - dans les discours produits comme dans les discours à venir, tout en laissant la liberté à celle à qui l'on veut rendre hommage d'y reconnaître son propre chemin...

Un plurilinguisme traversant jusque dans ses confins le champ de la connaissance, tout à la fois envisagé comme objet à construire et comme instrument pour construire, comme savoir et comme outil de savoir. Un champ de connaissance à géométrie variable, interrogé dans sa profondeur quand le plurilinguisme nous conduit au coeur des concepts, envisagé dans son au-delà quand il nous amène à en prendre distance, saisi dans ses marges quand il en redessine les frontières. Un champ de connaissance qu'il rend simultanément opaque et transparent quand il nous conduit à buter sur les mots pour mieux en atteindre le sens.

Un plurilinguisme créateur de rupture et de continuité quand tout à la fois il nous amène à dissocier les mots des choses, en exhibant leur relation arbitraire et conventionnelle, et à les confondre quand dans le discours il nous porte à glisser des mots aux choses. Un plurilinguisme comme espace de liberté quand il devient poésie et source de métaphores. Un plurilinguisme se posant comme loupe pour réinterroger les évidences et comme kaléidoscope pour envisager les différentes facettes des choses. Un plurilinguisme qui bouscule les normes quand il force à la décentration et à la « défamiliarisation ». Un plurilinguisme inscrit dans la dynamique quand il porte à voir le mouvement des objets de discours et les mouvements du discours sur ces objets.

Une façon d'instaurer un nouveau « pacte » entre langage et connaissance, en prenant le plurilinguisme comme outil privilégié, où se voient réinterrogés non seulement les objets de connaissance, mais également les mécanismes discursifs qui les portent. C'est ce que nous conviendrons d'appeler les enjeux cognitifs et stratégiques du plurilinguisme, des enjeux que nous voulons notamment poser en termes d'atout et non d'obstacle pour le développement d'une Europe de la connaissance et du développement économique.

Tel est le défi auquel il s'agit de répondre, à force d'arguments scientifiques, dans la grande aventure que nous allons partager avec celle que nous voulons honorer ici. Un projet qui se donne l'ambition d'apporter ces « regards croisés sur un plurilinguisme à réinventer » pour imaginer une nouvelle façon de « penser » l'Europe » et de « vivre » l'Europe.

Un projet pour des regards croisés sur le plurilinguisme

Le projet DYLAN « Dynamique des langues et gestion de la diversité » vise à décrire comment différents modes de penser, différents modes d'argumenter et d'agir, inhérents aux différentes langues, contribuent à la construction et au transfert des

connaissances, interviennent dans les négociations, la résolution de problèmes ou les prises de décision. Des processus qui seront observés dans la diversité des contextes économiques et éducatifs et des institutions européennes.

« Jongler » avec les langues au service des connaissances et du marché de l'emploi implique le développement de compétences plurilingues qui vont bien au-delà de la seule maîtrise de l'anglais, conçue certes comme nécessaire, mais non suffisante. Car il y a des choses qu'on ne peut pas faire avec une « lingua franca », ou que l'on peut faire au prix de réductions et de compromis infiniment dommageables en termes de richesse conceptuelle et d'efficacité communicative.

Or, imaginer des scénarios linguistiques possibles suffisamment souples et transversaux pour affronter la diversité des situations communicatives exige un nouveau regard sur les langues et sur leur maîtrise, appelle un travail sur les représentations, les préjugés, sur les décalages entre ce que l'on fait et ce que l'on croit faire avec les langues, sur les normes encore très « monolingues », ainsi que sur les politiques linguistiques et les stratégies mises en place. Sans oublier les leçons de l'histoire où se sont succédées en alternance les tendances à la standardisation et à la diversification linguistiques.

Des enjeux que nous voudrions ici mettre en perspective dans le cadre d'une réflexion plus générale sur le rôle du plurilinguisme pour le monde de la connaissance et de la science, en guise de « toile de fond » du projet et comme arguments à soumettre à la réflexion.

La diversité contre le « prêt-à-penser »

Si la biodiversité est conçue comme essence même de la vie, cette diversité doit l'être tout autant pour la culture, le monde de la connaissance et de l'économie. Car c'est de la différence et de la confrontation des points de vue qu'en émerge la dynamique, dans la confrontation des mots que l'on va au fond des choses, qu'on en découvre les multiples facettes. C'est de la rencontre avec une autre langue qu'intervient la rupture entre langage et monde, qu'émergent les sens implicites et que l'on prend conscience de l'arbitraire du signe et que l'on en saisit les contraintes conventionnelles et linéaires. Changer de « lunettes » donne un meilleur accès au monde pour mieux s'y ajuster. Porter une attention aux « lunettes » conduit à relativiser les choses qu'elles nous font voir et à réinterroger nos façons d'agir. Une façon de ne pas être dupes et de ne pas céder à l'illusion de la transparence des mots, ou de croire que derrière les mots, on met les mêmes choses. Car les langues sont autant de « lunettes » pour lire le monde et pour agir dans le monde.

Ainsi, le plurilinguisme serait une façon de mieux contrôler nos pensées et nos actions, un moyen de lutter contre le « prêt-à-penser », le « prêt-à-parler », une « assurance risque » contre les schémas simplificateurs et superficiels. Une façon de gérer la diversité pour mieux répondre à une ambition commune : celle de construire une Europe de la connaissance et du développement économique sur fond de différence, d'altérité et de tolérance.

Les enjeux du plurilinguisme pour le monde de la science

Or, si l'idée fait progressivement son chemin en sciences humaines du danger que constitue le monolinguisme grandissant de la communication scientifique, pour les objets qu'elles produisent, ces préoccupations semblent relativement loin des

préoccupations des sciences de la nature, moins enclines à voir dans les objets qu'ils construisent l'intrication des discours qui les portent et les manifestent, ou leur « épaisseur communicative », comme si ces objets restaient intouchés ou inaltérés par les processus langagiers servant à les exprimer.

En effet, si l'on considère le langage comme un véhicule de la pensée, transmettant de façon transparente une image de la nature qui n'est qu'un reflet de la nature elle-même, on peut faire l'économie de la réflexion sur les choix de langue dans la communauté scientifique.

En ne focalisant pas en tant que tel l'instrument de communication, on attribue de fait une indépendance et une autonomie à ces objets, cédant ainsi à l'illusion et au mythe de la transparence du discours scientifique, comme si en quelque sorte ces objets parlaient d'eux-mêmes.

On peut dès lors comprendre le peu d'attention ou le peu de cas portés au choix de la langue de communication, si celle-ci n'est considérée que comme simple véhicule et outil de transmission. Si le but visé est l'échange d'information, motivé avant tout par un souci d'efficacité, de facilité et d'économie, l'anglais comme lingua franca s'impose de fait, tout en faisant oublier qu'elle est la langue du plus petit dénominateur commun et d'un seuil minimal d'intercompréhension, conduisant tout naturellement aux fausses évidences ou au mythe de l'intercompréhension. Chacun plaque ses propres représentations, dans l'illusion qu'elles sont « universellement » partagées, tant que l'occasion ne se présente pas de devoir les interroger. Et ce sont à terme ces occasions même de remise en question qui risquent de disparaître sous l'influence d'un monolinguisme et d'une monoculture grandissants.

Or, dès qu'un savoir est communiqué, dès qu'un savoir devient un faire savoir, soit-il « dur » ou « mou », il devient un objet de discours, un objet polémique, un objet qui entre dans le champ de la négociation et de l'argumentation. Il devient un enjeu de pouvoir. Et le plurilinguisme va porter un effet de loupe sur chacune de ces dimensions : – cognitive, argumentative et stratégique.

Rôle structurant de la médiation symbolique

Le langage est une médiation symbolique qui intervient de façon structurante sur les connaissances qu'elle contribue à expliciter et sur les relations de collaboration qu'elle contribue à rendre possibles, les choix linguistiques que les chercheurs font pour exprimer une découverte, discuter avec des collègues, formuler une hypothèse, deviennent cruciaux : le langage ne sert pas uniquement à véhiculer des informations qui auraient été conçues en dehors de lui, mais exerce des effets configurants sur les savoirs qui sont élaborés dans et par des activités discursives dans l'interaction sociale entre différents locuteurs » (Mondada, 2003).

Et ce ne sont pas seulement les termes eux-mêmes qui expriment et orientent nos perceptions et nos conceptions du monde, mais également nos modes d'enchaînement des mots et des phrases dans le discours, ainsi que nos modes de communication et d'échanges, qui organisent, structurent, orientent, nos rapports au monde et aux autres.

Adopter une langue unique risque à terme de conduire à un inéluctable appauvrissement des objets de science, par l'occultation de la richesse des points de vue sur ces objets, les plus « durs » soient-ils.

Le monolinguisme ne serait donc pas seulement dangereux pour la culture, mais le serait tout autant pour la science, ébranlant l'idée reçue selon laquelle la science, au contraire de la culture, pourrait se satisfaire d'une lingua franca. Mais ce serait en

quelque sorte accepter l'hégémonie de points de vue, de modes de voir, de modes de raisonner, qui s'insinuent insidieusement, risquant à terme de nous faire croire qu'ils sont nos propres modes de lecture et d'intelligibilité du monde. A « pensée unique », on risquera celle de « savoir unique »...

Ainsi, focaliser sur les risques de malentendus inhérents à la lingua franca permettrait du même coup de préciser ce que l'on peut faire et ne pas faire avec elle, pour qu'elle devienne réellement opératoire, et fonctionne en complémentarité et non en concurrence avec les autres langues. La science, la plus « dure » soit-elle ne peut éluder la question et doit se pencher sur le coût à long terme de ce que l'on qualifie d'efficace et d'économique dans la communication. Et nous voudrions ici prendre le plurilinguisme comme instrument privilégié de cette réflexion.

Plurilinguisme et développement durable

La prise en compte de la diversité des langues et des modes de communication conduit en quelque sorte à inscrire les objets de science dans un « développement durable », en y apportant une nouvelle forme de qualité. Saisir les « points de butée », les zones de conflits, les nœuds de résistance, dans l'idée que c'est lorsque les mots deviennent opaques qu'on est amené à les interroger, à en saisir les décalages interlinguistiques, les zones d'intraduisibilité ou d'incompatibilité. Ainsi, par exemple, assurer les normes de sécurité dans plusieurs langues peut s'avérer un gage de qualité de ces normes, une façon de combattre le risque de superficialité et de simplicité attaché à l'usage d'une langue unique et de briser ainsi le mythe de sa transparence.

Saisir des modes de faire communicatifs et argumentatifs spécifiques, attachés à diverses cultures linguistiques et montrer comment ces différentes ressources sont exploitées par les interlocuteurs dans la résolution de problèmes ou la prise de décisions peut contribuer aux critères de qualité et de durabilité d'un projet scientifique, durabilité qui s'inscrit ainsi dans la complexité et dans le long terme, et par conséquent dans l'abandon des solutions toutes faites.

Dans ce sens, les enjeux du plurilinguisme pour le développement durable se définiront tout à la fois en termes conceptuels et en termes stratégiques.

Fécondité de la résistance à la traduction

Comme le dit F. Jullien (2004), c'est dans l'épreuve de ce négatif qu'est l'intraduisible que se trouve l'universalité, de l'écart, de la tension et de la confrontation qu'émerge la dynamique de la pensée et de l'action.

Or sous la domination de l'anglais, qu'advient-il de ces tensions productives, de ces résistances à Babel ? On risque la fusion alors qu'il s'agit de revendiquer la séparation, telle que l'instaure la diversité des langues, un universalisant qui soit aiguisé par la fécondité du négatif. Et par suite refuser de céder à l'aplatissement du standard et de l'uniforme avec lesquels l'universalité, de nos jours se voit si souvent confondue. L'universalité est un concept de la raison, l'uniforme un concept de la production. Celle-là invoque une nécessité, celui-ci de repose que sur une commodité.

Vers une standardisation épaisse »

Cependant, comme le souligne Usunier (2006), cela ne signifie pas que l'on veuille faire l'éloge de la différence radicale et que l'on nie les avantages de la standardisation, le risque étant de tomber dans une défense « rétro » et passéiste de la diversité, et souvent perçue comme de la pure nostalgie. Il s'agit bien plutôt de montrer la dynamique complexe entre diversité et standardisation et de concevoir le différent dans le semblable, la diversité dans l'unicité.

Le rapport au standard et la volonté d'arriver à un seuil minimal d'intercompréhension doit se faire d'abord dans l'ordre de la détection de la standardisation trompeuse. Ainsi, l'anglais comme langue unique conduit à la fausse impression de partage du sens.

Néanmoins, plutôt qu'une négation du standard, qui tend de toute façon à s'imposer, dans un monde globalisé, il convient de chercher une nouvelle forme de standardisation, une « standardisation épaisse » (expression dérivée du concept de « thick description » de l'anthropologue Clifford Geertz), une standardisation, qui, ajouterons-nous, contienne les traces d'une confrontation plurilingue. La « standardisation épaisse » consiste plus précisément à examiner un objet dans un contexte plurilingue afin d'augmenter son identification commune (le sens réellement partagé ou non partagé par des locuteurs de différentes langues, de détecter les configurations de sens produites par une langue particulière et leur influence sur différents aspects du processus de recherche. On peut ainsi tirer de cette « standardisation épaisse » une meilleure compréhension des objets et des phénomènes dans lesquels ils s'insèrent, à la fois, parce que la description est plus riche de sens et que les aspects partagés et non partagés de ce sens sont clairement énoncés et compris.

Ainsi, par exemple, lorsque des chimistes se trouvent face à un objet appelé « skimmer » en anglais, servant à filtrer les rayons lumineux et qu'ils en cherchent la traduction française « écrémeur », ils peuvent décider que le mot français n'est pas très heureux et finalement conserver le mot anglais. Mais en butant sur le mot, ils ont appris à mieux comprendre l'objet qu'il désigne. Cela a permis de clarifier les choses en contribuant à la qualité du travail sur cet objet, la confrontation des langues autour d'un objet particulier permettant ainsi d'examiner leurs effets configurants sur les savoirs élaborés. (Berthoud, 1997).

L'opacité du discours comme condition de transparence des objets de connaissance

Le plurilinguisme serait un moyen de ne pas être dupes et d'échapper à l'illusion de la transparence des mots, faisant un effet de loupe sur le rapport complexe qu'entretiennent les mots et les choses, optant délibérément pour la complexité, l'hétérogénéité, pour un modèle « non angélique » du discours scientifique. En instaurant le doute ou la « défamiliarisation » des mots, en créant de l'opacité, l'autre langue conduit à se mettre à distance par rapport aux objets et à leurs représentations, elle médiatise plus fortement l'accès au monde et implique un ajustement plus explicite au discours de l'autre » (Gajo, 2003).

Le plurilinguisme jouerait dès lors le rôle paradoxal de mettre à distance en même temps que de conduire au cœur des choses : distance métalinguistique en réinterrogeant les mots et profondeur conceptuelle en révélant leurs sens implicites. Une façon de viser les marges pour atteindre l'essence et d'instituer ainsi un rapport de continuité entre les mots et les choses.

Est-ce peut-être ce que voulait dire à Aristote ? :« en manipulant les noms, nous croyons manipuler les choses », comme si les mots et les choses tendaient à se fondre dans la dynamique du discours. Et jongler avec les langues serait une façon de rester vigilants... et de ne pas prendre les mots pour les choses ou le mot comme une propriété de la chose. Une façon de maintenir l'écart.

Objets de discours, discours des objets et discours comme objet

Ainsi, le plurilinguisme apporte-t-il un nouvel éclairage sur l'intrication des objets de discours, du discours des objets et du discours comme objet, en mettant en lumière la façon dont le discours construit et co-construit ses objets, tout en réfléchissant sur ses modes de construction et de co-construction. C'est-à-dire, en exhibant « à fleur de discours » la façon dont ces objets sont présentés, posés, reposés, imposés, transformés, remaniés, négociés, comment ils se déploient progressivement sous leurs multiples facettes, tout en dévoilant les mécanismes interactionnels par lesquels ces objets sont transformés et négociés, et comment le discours dit constamment qu'il les transforme et les négocie.

Une façon d'accéder, au travers des pratiques plurilingues, aux mécanismes complexes par lesquels la langue et le discours configurent les objets de connaissance, et jouant par là un rôle de kaléidoscope, aussi bien pour les connaissances que pour la mise en pratique des connaissances dans la diversité des contextes.

Une réflexion sur le plurilinguisme que nous voulons inscrire ici tout à la fois dans le cadre d'une « cognition située », qui aborde la construction des objets de connaissance dans l'interaction verbale et d'une « linguistique incarnée », qui envisage les formes linguistiques et discursives comme inscrites dans des objets comportant des enjeux scientifiques, sociaux et économiques.

BIBLIOGRAPHIE

Berthoud, Anne-Claude (1997), « Construction interactive d'un domaine notionnel », dans : C. Rivière et M.L.Groussier (éds.), *La notion*, Paris, OPHRYS, p. 187-197.

Berthoud, Anne-Claude et Gajo, Laurent (2001), « Négocié des faits de langue pour le discours », dans : M.L. de Gaulmyn, R. Bouchard et A. Rabatel (eds.), *Le processus rédactionnel*, L'Harmattan, p.89-103.

Berthoud, Anne-Claude (2003), « Des pistes de recherche à explorer », *Plurilinguisme, Mehrsprachigkeit, Plurilingualism. Enjeux identitaires, socio-culturels et éducatifs*, Festschrift für Gseorges Lüdi, A. Franke Verlag, Tübingen und Basel.

Gajo, Laurent (2003), « Pratiques langagières, pratiques plurilingues : quelles spécificités ? quels outils d'analyse ? regards sur l'opacité du discours », *TRANEL 38/39*, Université de Neuchâtel.

Jullien, François (2004), *Du mal et du négatif*, Points, Editions du Seuil, Paris.

Mondada, Lorenza (2003) « La science polyglotte : conditions et possibilités des interactions scientifiques plurilingues », *Langues et production du savoir*, Actes du Colloque de l'ASSH, Lugano, juin 2002.

Usunier, Jean-Claude (à paraître), « Quelques éléments de discussion », Plateforme interdisciplinaire Anthropos, *Langues, disciplines et production des savoirs* », Université de Lausanne.

-